

Alain Parrau

Poèmes

Ces douze poèmes d'Alain Parrau (né en 1955) sont les premiers que publie leur auteur. Ils appartiennent à un groupe d'une trentaine de poèmes.

Pierres, soufflées
comme une pâte
s'agrippe aux cheveux

ruines, vent
contre l'autre, contre la voix
qui tremble
sous les sacs de fleurs noires

assignée aux plaies, à
l'étau infiniment durci
par la poussée des corps

se souvenant aussi
de la douceur de parler seul, d'une vie
qui ne cesse de se rompre
dans l'obscurité des plages

forme sans nom qui récite
le partage du temps

non-lieu

initiant les brèches.

Et comme
une surface soudain, sans
limites, bridée par le sol
rassemble la gorge
l'entoure de fossés

mêlant le sable et l'huile
aux planches disjointes
creusant une image
à même la peau

flottaison rouge des tissus
monument souple
qui s'effondre doucement

hors des collines, où nous
sommes, où nous étions
avec nos bras dressant des haies
pâles comme des couteaux

aveugles glissant des tombes
qui contiennent un cri
abandonné.

Cote sillonnée de craie
en coulisse
délivrant ses miroirs
par paquets de soie

élaguant le marbre
ses aurores bleues
la revendication d'un sens
ajustée au vent

où commence le deuil
dédoublément des traces
repérées le soir
dans les cerceaux du coude

portail unique, déclinaison
froide
rouée d'averses
qui s'avance vers nous
et nous maintient de force, ensemble,
prisonniers autrement.

Sur ta bouche appuyé le sommeil
fait image d'un pays
où se plient les naissances

rire de fruit amer
retenant la lumière dans la cuisine
d'un mouvement de pensée qui gerce

ficelé, rêvant
sous la poitrine
de battements coloriés

corps-insecte voilé dans la phrase
qui voulait mettre en commun
le passage du sang.

Minuscule, oscillant
sur la couture du tablier
comme une ligne de grains

rythme, lent, qui
vient sur toi, qui
glisse, entre les mailles, un peu d'or
mâché de nuit

croisant les instruments du supplice
œillères sombres, aile
flétrie sur les dents

maintenant, dans le sable

sans lieu, où être
détruit les ressemblances.

Nous ne savons plus déloger l'enseigne
où rien n'était vécu — hauteur
de la joue, marque
des soleils qui portent le bois

ceux qui viennent, ici, comptent
les similitudes : vert
contre vert, plaie
sur la plaie comme une ride
remuant les outils où s'efface
l'odeur des tables

autrefois, c'était
avec les mains que nous cédions nos silences
aux amas de feuilles brûlantes, écorchant
les maisons pour voir
l'œil des enfants percer le sable

le chagrin
rangé sous chaque pierre, nous
défaisions le tracé des vivants
avec nos masques interdits, découpant,
découpant les familles.

Plainte

frôlée par le parcours des choses
vers le dehors qui bascule
dans le premier chemin

rompant
le déferlement des herbes
d'un goulot d'étoiles

comme une pensée de faim délivre
ses rumeurs rouges des orties

hors du visage, déplaçant
la composition des gestes
d'un oubli de peau

la disparition

désordre des pelles, éponges
crues repliées sur le front
où la vie s'envenime.

Les fleurs au-dessus
jointes, cherchent les corps

lignes de terre sous les cils
elles s'ouvrent dans le bleu
elles nous séparent
dans la chute des couleurs

lentement, s'éclairant
d'un passage de ciel dans le cou
elles contiennent un cri, à peine

et de loin sur toi répondent
aux noms inconnus qui savent
oublier le sommeil.

Avant que s'éliminent
les noms sur les portes

la gravité ancienne des yeux
maintenue à la craie sur la lampe

chaque jour laissant
une trace certaine d'herbe sous le toit
blanche accompagnée d'un mot
comme un détail du temps s'agrafe

pour que nous lisions
ce qui s'est perdu avec les fruits l'été
ouvrant seuls le centre des mains
d'un épi violet qui cerne le front

et ensemble ramassant livres et vêtements
nous longeons les quais renversant
le ciel sur les bancs sans voir

les blessures aux ailerons clairs
tournoyer dans nos pas infiniment.

Matière, dans le
bois, le sang qui t'absorbe des yeux au
visage, sous étoiles hautes
épaves

l'inscription des mains
recueillie, juste
à l'assombrissement des glaces

dans la boue sa figure d'oiseau
gardée, ouverte, rêve
de l'intérieur du ciel en noir
éclaboussée d'un rien
s'accomplit par la proie

taille
dans le front
la violence des mémoires

ce qui restait de ton regard
pièces de lumière grattant le jour
sur les ardoises qui retiennent
le rire des enfants

la voix perdue alors
qui durait sous la peau
de nos jeux transparents.

Et autour et sur toi probablement
tombent dans un grand vent faux
posant des épis sur les tempes hachées
d'or apparent, les

fragments de fleurs de faïence rouge
coupées d'oiseaux de
sable froid

et dessous l'œil tourné sans soleil
parvient à ton visage
immobile vivant, on dirait cerné
dans l'apaisement de ses couleurs
de bête ensommeillée.

Cercle du pas de
nuit, la nuit qui
s'invente dans les doigts

transforme le dé en
pierre — les ciseaux

qui tombent, se dessèchent
et nous perdons des mots
le toucher des choses
venu, appelait

comme autrefois près de l'évier
la terre sous les ongles
l'image d'un ventre
l'image, au bout de la langue.